

hommages pour le proclamer grand ?

Ce désir devient plus intense quand on songe qu'à l'anéantissement volontaire de l'Hostie une foule d'âmes ne répondent que par l'indifférence, et d'autres par la profanation, le blasphème, le sacrilège, l'outrage sous mille formes. Alors, l'humilité ne suffit plus ; on est pressé d'y joindre la réparation, c'est-à-dire la prière qui adore, la visite qui console, la communion qui unit, la pénitence qui expie, l'amour plus ardent qui proteste contre l'injure, puis enfin ce suprême degré de l'amour qui s'appelle l'abandon.

Là encore l'exemple vient du tabernacle : le sacrifice de Jésus dans l'hostie n'est-il pas poussé jusqu'aux dernières limites de l'abandon ? Le Christ ne se livre-t-il pas sans réserve et à Dieu et aux âmes ? Pendant qu'il est anéanti devant la Majesté de son Père, les hommes peuvent faire de lui ce qu'ils veulent, le prendre, le donner, le délaisser, le porter ici ou là, le confier même à des indignes : il se laisse faire. Aucune puissance de son corps et de son âme, à plus forte raison aucune puissance de sa divinité n'est en action visible : il est, dans toute la force du mot, un être abandonné.

Dès lors on comprend que la plus parfaite coopération des âmes à cette vie de Jésus-Hostie soit un abandon total à sa volonté et à son action. Par cet abandon, non seulement l'âme se dégage du péché et des créatures, mais, ce qui est bien plus difficile, elle se dépouille d'elle-même, elle se désapproprie de son être pour se livrer entièrement à Jésus dont elle devient ainsi l'hostie, par un culte d'imitation parfaite : *Spirituales hostias, acceptabiles Deo.*

Cet état est le plus haut degré de l'immolation, car il crucifie l'être entier qu'il anéantit en quelque sorte ; il est la mort de tout égoïsme, et du même coup, l'expression pure du pur amour. Il livre à Dieu tout ce que nous sommes, dit Bossuet, et nous unit à tout ce que Dieu est. Qu'on ne le confonde pas toutefois avec le quiétisme : il en est l'antipode. On n'y parvient jamais et l'on ne s'y maintient pas sans de grands labeurs ni de grandes vertus. Rien ne coûte à la nature humaine, rien ne coûte à la volonté comme de s'aliéner, même pour se livrer à Dieu. Mais quand une fois on est entré dans cette voie, on y recueille, et au-delà, le cent pour un de l'Evangile : on s'est appauvri de soi-même, c'est vrai, mais pour s'enrichir de Jésus. C'est le plus court chemin de la sainteté, le chemin des parfaits.

Par cet abandon, en effet, Jésus devient pratiquement le Roi de l'âme qui lui est restituée sans réserve : il en fait ce